

# Jean-du-Sud sur les Highlands

Texte de Céline Lacerte, photographies de Yves Gélinas et Céline Lacerte

Le paysage sauvage de Eileach an Naomh dans l'archipel des Garvellachs. Cet archipel fait lui-même partie des îles Hébrides situées sur la côte ouest de l'Écosse. On aperçoit Jean-du-Sud à gauche au mouillage.

Au couchant du troisième jour passé dans l'infini de la mer du Nord, mon œil interroge l'horizon, cherche à percer le mur de brume, à clarifier les mirages. L'œil a soif de voir, espère la terre. Soudain, dans un enchevêtrement de brouillard, de soleil couchant, de feux rouges et verts, la terre se dessine, s'allume et laisse poindre l'obélisque signalé par la carte. Voilà Peterhead, port écossais qui nous accueille depuis Den Helder en Hollande.

La mer du Nord fut anormalement clémente et nous permit de la traverser presque entièrement sous spi. Malgré cette magnanimité, lorsque je pose enfin le pied sur terre, je ressens ses ondulations et par la suite son enracinement. Agréable sensation. Aborder une nouvelle terre présente un défi plaisant, c'est comme recommencer, prendre un second souffle, s'offrir à la nouveauté.

J'émerge de ma première nuit écossaise au son de la corne de brume. Le brouillard nous cerne de toutes parts. Après avoir refait une beauté intérieure à **Jean-du-Sud**, on profite d'une éclaircie pour visiter Peterhead. Nos vélos montent, descendent et nous mènent au cœur d'une ville où maisons et rues sont toutes en pierres, froides et grises. Je cherche la vie et ne la trouve pas. Où sont les gens? Dans les nombreuses églises? Centres communautaires? On ne voit que peu ou pas de pubs ou de restos. Ici, l'esthétique moderne n'a pas collé, l'œil du Moyen Âge guette la modernité. C'est un brin tristounet.

Nous bravons le brouillard du deuxième matin et mettons le cap sur le port de McDuff, notre unique escale avant Inverness. Plantée sur le devant du bateau, le bras enlacé à l'enrouleur, j'essaie de défier le

brouillard, je veux le vriller, percer le mur, aller là où ça murmure, où ça vit. Mes yeux déploient une volonté indicible, mais doivent abdicuer quand le radar, lui, perce l'au-delà et annonce un navire juste devant. Œil bionique, le radar est un joujou indispensable dans ces contrées. Je lui laisse la veille en gardant l'œil entrouvert.

Le vent s'impose, libère la mer. Un vent parfait sur l'arrière du travers permet d'admirer la côte est de l'Écosse; une côte escarpée où la cime des montagnes flotte dans les nuages. Des grappes de maisons nichent au creux des vallées. Quel contraste avec le plat de la Hollande! La nature a un petit quelque chose de surnaturel qui recoupe ma lecture du moment. Le roman historique écossais de Diana Gabaldon, *Dragonfly in Amber*, permet à l'endroit de s'incarner un peu plus.

Une muraille moyenâgeuse protège l'entrée de McDuff. Le port grouille d'une flotte de pêche toujours active. Nous nous amarrons au mur de pierre entre deux bateaux de pêcheurs. **Jean-du-Sud** est le seul voilier de la place. L'endroit est sale, peu attrayant, sans fioritures touristiques. Nous sommes dans la vie des Écossais, sans fard, nature et ça me plaît. McDuff est couvert de pierres, aussi austère et médiéval que Peterhead. Le lieu me rappelle le film *Breaking the Waves* de Lars Von Trier qui peignait bien ce type d'ambiance.

Dormir dans ce genre d'endroit oblige à vivre au rythme de la place donc, à cinq heures du matin, nous larguons tout et reprenons la mer en compagnie des pêcheurs. La route sera longue avant Inverness et le vent est coriace. Nous prenons deux ris que nous larguons une couple d'heures plus tard. Le spi est de service pour une dizaine de milles jusqu'à ce que le vent tourne. Finalement, bien debout, le vent nous salue de l'ouest, alors nous finissons au moteur. Nous dormons à un ponton d'attente car Inverness n'ouvre pas ses écluses et son pont à une heure aussi tardive.

On entre dans Inverness par un dimanche nuageux, brumeux. Considérée comme la capitale des Highlands, Inverness occupe l'extrémité nord du Great Glen ou canal Calédonien. La ville occupe un site stratégique qui fut au cœur d'événements his-



Jean-du-Sud au mouillage dans le fameux loch Ness. Ce lac fait partie de la voie navigable du canal Calédonien qui traverse l'Écosse et relie la mer du Nord avec la mer d'Irlande.

toriques fort troubles. Que de batailles s'y sont jouées! Je pense à celle de Culloden, en 1745, relatée par Diana Gabaldon dans son roman. Cette bataille fut la dernière des Highlanders contre les Anglais qui les ont vaincus et soumis. À la suite de cette défaite, les Écossais furent privés de leurs droits ancestraux, et notamment de celui de porter leur costume national et de jouer de la cornemuse. Cette répression sévit durant une centaine d'années.

Partout, nous remarquons que le pavillon d'usage est celui des Écossais et non celui de l'Angleterre. Un fier sentiment nationaliste a survécu. **Jean-du-Sud** prend parti et affiche les couleurs écossaises sur son tribord. Le blanc et bleu marine de l'Écosse voltigent fièrement.

Nos vélos nous permettent en peu de temps de régler les courses de routine et d'avoir un aperçu global de la ville. Vus

du Château, sur la bute, les alentours d'Inverness sont majestueux, mais l'intégration de la ville au moderne n'est pas très heureuse; l'architecture manque d'harmonie.

Pour accéder à la marina qui conduit au canal Calédonien, **JdS** doit escalader une montagne de 100 pieds en s'agrippant à quatre écluses. À chaque halte, la vue se magnifie. Fabuleux!

Depuis 1822, les bateaux peuvent se rendre directement de la mer du Nord à l'océan Atlantique en traversant le canal Calédonien. Ils évitent ainsi de faire des détours longs et risqués par le grand nord ou le grand sud. Le canal fait 96,5 km dont 35,4 relèvent de la main de l'Homme et le reste du Créateur. Avant de retrouver l'Atlantique, **JdS** et son équipage affronteront l'épreuve de 29 écluses à enjamber et 10 ponts à faire swinger.

Au sommet d'Inverness, on se faufile sur le canal jusqu'au petit pont où l'on fera le plein d'essence. Nous utiliserons passablement le moteur dans le canal Calédonien. Le matin est charmant, paisible, doux. Nous glissons sur les hauteurs du monde. Superbe panoramique sur le bas, sur les maisons, les fermes, les vallées. Après une petite écluse, le canal s'élargit et nous baignons dans l'eau douce du loch Ness, le premier des trois lochs du canal. La vue est



Le château d'Urquart au bord du loch Ness. Un décor médiéval qui fait partie du charme écossais.

grandiose, on dirait la magnifique route du Saint-Maurice multipliée par dix, la magnificence de Charlevoix multipliée par cinq. On mouille une ancre aux pieds d'une divine montagne. Yves jubile, depuis le temps qu'il rêve de ces lieux.

Le loch Ness coule sur 37 kilomètres et a une profondeur maximale de 226 mètres. Est-ce la raison pour laquelle ses eaux ont une humeur si sombre? Jamais je n'ai vu une eau d'un noir aussi impénétrable. Selon la

légende, Nessie le monstre y a élu domicile au VIII<sup>e</sup> siècle et sort occasionnellement titiller les incrédules qui repartent confondus. J'aime assez la confusion alors j'attends.

En dinghy, tout près de notre mouillage, nous visitons le château d'Urquart, splendide vestige de l'époque romane. L'ère des chevaliers est tout à fait dans le ton du décor. Ils ne pouvaient trouver site plus idéal pour vivre et se protéger de l'envahisseur. Une soirée de hamac clôt ce fabuleux saut dans le temps et l'espace.

Le matin est pluvieux, venteux, frileux. On décide de traverser le loch Ness à la voile en tirant des bords. Le soleil nous visite, se retire, alterne avec grains et risées. On prend un ris, envoie le tourmentin, largue le ris... Après trois heures de ce manège, on constate que nous n'avons que bien peu avancé... Est-ce Nessie? Qu'à cela ne tienne, nous lançons le moteur qui nous mène à Fort Augustus.

Fort Augustus, petite ville active, gît au creux d'une vallée et englobe cinq écluses qui permettront à **JdS** de faire l'ascension d'une montagne qui conduit au prochain loch. Les écluses sont rapprochées, enlignées et bordées de boutiques, musées, maisonnettes... Nous dormons au ponton en ligne pour l'éclusage du petit matin.

Toujours sous une fine pluie, nous entreprenons la cérémoniale escalade. Entre deux écluses, le soleil vient encourager la montée, laisse un arc-en-ciel sur son passage et pour augmenter notre hardiesse, une cornemuse se fait entendre à la troisième écluse où des musiciens rythment la manœuvre. La bande sonore m'allume, dirige mon regard vers l'arrière, vers le bas où la vue est époustouflante d'irréel.

Nous plongeons dans le deuxième loch, le loch Oich, lac rectiligne, étroit et peu profond qui fut considérablement dragué lors de la construction du canal. Le ciel est dégagé, l'air frais. Nous faisons une pause en après-midi pour nous balader en forêt. Le parfum des fleurs, des arbres, du foin d'odeur m'enivrent. La mousse des arbres me fascine. J'aime être dans le cœur de ce pays. Après deux mois de vie maritime, la forêt me manque.

On repart swinger quelques ponts. Le moteur fait des ratés, il est louche, inquiétant. Après quelques écluses, on se pose à un ponton pour y passer la nuit et vérifier l'humeur du 9.9. Tout au long de la traversée du canal Calédonien, nous disposons de commodités telles douche, eau, lessive... Partout la propreté et le respect des lieux règnent.

Par un matin frais sous cumulus, nous traversons le dernier loch, le loch Lochy, long d'environ 16 kilomètres. Ici la nature diffère; des collines et non des montagnes tombent dans le lac et sont couvertes de forêt. Rapidement nous atteignons le Neptune's Staircase, un ensemble de huit écluses, sorte d'escalier, qui nous ramène à la mer vingt mètres plus bas. Descendre cette montagne demande une participation plus active de





Corpach, dernière escale dans le canal Calédonien avant de déboucher sur la mer et l'archipel des Hébrides.

l'équipage. Je suis la haleuse de service. Je longe les rebords étroits du canal en gardant bien en main les amarres de **JdS** afin qu'il reste aligné lorsque l'on changera de bassin. Yves manœuvre à partir du cockpit, je le regarde s'engouffrer un peu plus pendant que je tente d'atteindre le bassin suivant sans culbuter. L'écart est tel, moi si haut, lui si bas, que j'attrape le vertige. Basculer serait si facile. M. l'éclusier flaire mon fantasme et m'apporte son aide en s'emparant des rênes. *So thank you Sir.*

Neptune est franchi, mais une autre pirouette nous attend; trois petites écluses, un pont et le bassin de Corpach à traverser avant de baigner dans la mer. Nous passons une dernière nuit juchés en montagne. Le spectacle du matin est sublime. Entourés de montagnes rocheuses très escarpées dont le Ben Nevis, point culminant de la Grande-Bretagne, nous assistons à un fascinant jeu d'ombre et lumière. Le ciel est bedonnant de cumulus et le soleil joue à balayer ces bonzes montagneux.

Nous atterrissons dans les eaux salées des Hébrides, petit paradis pour les marins pros. Yves salive en me mon-

trant les cartes marines. 787 îles à repérer, des courants à considérer absolument, certains passages à éviter à tout prix, lieux ultra sauvages où seulement le quart des îles est habité... Grand bonheur pour Yves, ces Hébrides! Sacrée perplexité pour moi!

Ici, les obstacles marins sont tels qu'ils ont inspiré un roman d'aventure écrit par le suédois Björn Larsson *Le Cercle celtique*. Sur son petit voilier, un marin brave la mer du Nord en plein hiver et affronte les périls des Hébrides afin d'élucider une mystérieuse énigme policière à saveur celtique. Le roman traîne sur la table de la cabine.



Le granit rose du mouillage de Tinker's Hole

Yves le lit pour une deuxième fois. **Jean-du-Sud** suivra le même trajet que le héros. Chacun son cinéma.

Par une journée sans vent, on se rend à Oban au moteur; ce dernier est de bonne humeur aujourd'hui, il ne rate pas. Nous mouillons devant la ville et découvrons un endroit par trop touristique. On y reste le temps de faire quelques provisions car les prochaines escales seront spartiates. En ce dimanche, il est impossible d'acheter des produits alcoolisés avant 12 h 30. En Écosse, on ne peut consommer d'alcool sur les terrasses. Très religieuse l'Écosse, ses racines sont bien chaussées.

On vise Tobermory même s'il se fait tard. Les conditions pour la voile sont idéales, j'admire les nombreux châteaux que nous croisons, plusieurs semblent encore habités. Pour entrer dans Tobermory, Yves choisit l'étroite passe que peu de plaisanciers se risquent à utiliser. Vu que nous devons attendre la pleine mer et un courant favorable, on passe la nuit au fond du loch Aline sur l'île de Morvern. L'endroit est sauvage, il n'y a que notre petit voilier qui veille sur le loch. On rythme notre

lever avec le soleil. Le ciel est bigarré; un grain par ci, un rayon par là, un arc-en-ciel sur tribord et devant, un rideau de lumière plonge dans la mer. Ambiance surnaturelle!

On arrive à Tobermory un grain à nos trousses. On se glisse sans problème dans ladite passe. Tobermory, joli petit village coloré, rappelle l'Irlande. Lorsque nous arpentons la presque unique rue du village qui borde la mer, une pluie diluvienne nous secoue. On abrège notre exploration en se mettant à l'abri dans une distillerie. La fine fleur des whiskies de malt est le symbole écossais. On ne peut fouler cette terre sans s'attarder et goûter ce notable whisky. Depuis le XV<sup>e</sup> siècle, l'eau-de-vie distillée est devenue un art de vivre. L'eau pure et douce des Highlands est l'un des trois ingrédients qui composent cet immuable nectar. Boire ce whisky sur un voilier, dans les Hébrides, le corps transi, les doigts légèrement engourdis, enmieute la recette. Pas pire petit boire finalement.

Le lendemain, nous imitons Larsson et nous dirigeons vers le loch na Droma Buidhe presque en face de Tobermory. En sortant du port, Yves me cède la barre afin de faire un petit matelotage sur la ligne à pêche. Le cap à suivre m'embête; y'a cette roche devant, ces pointes à éviter sur le travers et il me faut contrer le courant qui nous pousse vers ces obstacles. Subito le vent se lève, incline

**JdS**, un banc de brouillard nous enveloppe et une forte pluie nous baptise. J'émet des doutes sur mon cap, mais le marin continue de gréer. J'aboie des *mayday* mais le marin reste imperturbable. Alors, un coup de vent de mutinerie force 10 rugit et le capitaine émerge. Aux pros les Hébrides!

Dans ce vaste loch, nous ne sommes que cinq voiliers. Ici la nature revêt un cachet étrangement lunaire. Nous sommes entourés de rochers, aucun arbre à l'horizon. Des moules couvrent les roches du littoral, d'où pendent des algues formant des rocailles de mer inusitées. Plus haut, les rochers, comme tous ceux des Highlands, sont tapis de bruyère teintant le paysage d'une touche de violet. Superbe!

Au matin, un voilier s'approche:

«Bonjour» dit-il. Petit mot français étonnant dans un paysage si anglo. Notre fleur de lysé a attiré l'attention de Michèle, une Québécoise qui navigue à bord de **Lapis** avec son mari Philip et Lachlan, leur charmant fils de deux ans. Ils nous informent que la radio prédit un coup de vent pour le lendemain. **Lapis** et **JdS** décident de retourner à Tobermory afin de se mettre à l'abri et de profiter des distractions de la terre.

À Tobermory, nos amis de **Lapis** viennent à bord. Faute de tourtière et terroir oblige, nous leur offrons un whisky. Chaleureuse rencontre culturelle et heureuse source d'information car les **Lapis** sont des pros des Hébrides. Face à ce *weather bound*, nous décidons de nous offrir un *Tobermory by night*, au typique pub de la place, le



L'auteure devant un *book shop* sur la petite île de Iona dans les Hébrides.

Mishnish. La soirée promet, au menu, musique *live* traditionnelle. Pendant qu'à l'extérieur la tempête fait rage, nous nous laissons entraîner par le son des flûtiste, accordéoniste, guitariste. L'endroit est bondé. On sympathise avec cet Écossais venu de Glasgow. Gonflé d'un sens de l'honneur indéfectible, notre ami voit à ce que notre verre ne soit jamais vide. Faut laisser faire semble-t-il. Au centre de la place, un feu de foyer crépite, rassure, favorise la fraternité. Un homme en kilt distribue les sandwiches du party d'à côté. Un des musiciens du groupe troque son accordéon pour une cornemuse portative: soufflet sous le bras, il pompe le sac, met la pipe entre ses jambes et ça part. Wow! Un mélange de tradition, de rock, je

craque et nos voisins itou. Ne pouvant ingurgiter une goutte de plus, nous rentrons sous voie lactée étoilée, la musique ayant adouci le vent et le whisky asséché les nuages.

À 8 h 45, nous sommes au boulot, en mer vers Bull Hole. Comme tout lendemain de veille, la mer est tourmentée, agitée, *rough*. Durant deux bonnes heures, on tente d'atteindre Ardmore Point avant d'envoyer les voiles. Deux heures à monter et descendre comme sur les montagnes russes de la Ronde, sans jamais débarquer. Mon estomac gargouille. Est-ce un mal de mer ou un *last night*? Qu'importe, on sort le kit «maux de mer». Vers 16 h, nous mouillons une ancre dans une anse entourée d'immenses pierres roses. Nous avons pour nous seuls tout ce silence, cette eau si claire, la pureté du lieu.

Le lendemain, nous nous rendons en dinghy à l'île Iona. Quelle merveille cette île! Nature sauvage, quelques maisons ici et là, un jardin aménagé dans une ruine. L'histoire, le passé prennent leur place, veillent sur les lieux sans rompre ou corrompre le présent. L'endroit inspire.

Nous terminons la journée en atteignant Tinker's Hole. Pour y accéder, **JdS** se faufile entre les rochers, frôle ces presque buildings, sans parler de ceux qui sont immergés. Ça me crispe les tendons tandis que Yves frissonne de plaisir.

Encore un joli mouillage de pierres roses que nous partageons avec deux voiliers et par la suite avec la famille **Lapis** qui nous invite à prendre le traditionnel thé de fin d'après-midi. Assis dans le cockpit, nous discutons, humons le thé, goûtons les cakes. Je reçois une, deux gouttelettes, ne réagis pas, trouvant la cérémonie plutôt exotique. Et les gouttelettes se multiplient, mais personne ne bouge; on boit notre thé, après tout, ce n'est pas du chocolat. Finalement, on dégouline et Yves se lève: «Bon, je crois qu'on va y aller.» On n'a décidément pas la couenne british.

Le matin est calme, sans vent sans vague. Nous prenons la route des Garvellachs, supportant le son du moteur. Le ciel est gris, des spots bleus essaient de se frayer un passage. Yves en profite pour



Le magnifique mouillage de Eileach an Naoimh sous un autre angle. Le petit archipel des Garvellachs attire les amateurs de nature. Il est situé dans l'estuaire de la Lorne, à faible distance de la sortie du canal Calédonien.

pêcher et récolte quatre maquereaux. Bravo!

On mouille à Eileach an Naoimh, situé à la pointe sud de ces gigantesques rochers que sont les Garvellachs. Sur cette terre rocheuse, subsistent des ruines du VI<sup>e</sup> siècle. La mère de saint Colomba y serait enterrée. Les Écossais ont une astucieuse façon d'animer les sites historiques sans les déformer, en restituant l'original dans le respect de ce qui est, a été. La visite est fort éducative. Avec nos amis anglo-québécois, nous faisons l'ascension du lieu. Du haut de ces pics, la vue est foudroyante de beauté.

Après ce mouillage, Yves hésite entre deux routes pour rejoindre le canal de Crinan: vers le nord en contournant l'île Luìng ou vers le sud en traversant le Corrywreckan. Je soupçonne mon homme de mer de pencher pour Corrywreckan. Je scrute la carte marine: «*Dangerous tidal streams*». Mon marin réplique qu'à l'écale, en principe, y a pas de courant. Ouais! Je fouille Larsson car son héros a bravé ce danger: «À travers le hurlement du vent, le claquement des voiles et le grondement des vagues qui déferlaient à perte de vue, nous entendîmes un bruit

sourd, puissant et pénétrant, comme un coup de tonnerre continu après un éclair proche. C'était le fracas provenant du mur d'eau de Corrywreckan, une énorme déferlante perpétuelle, que l'on peut entendre à des dizaines de milles». Ouais! Ouais! Je crois que mon cinéma s'arrête ici. Notre ami Philip de **Lapis** dit qu'en général les gens du coin évitent ce passage. Merci Philip. Finalement, nous visons le nord. Les routes de **JdS** et de **Lapis** se séparent. Il est toujours triste de quitter les amis du voyage. Un bateau devient si facilement une cellule, une île. Il est bon d'ouvrir cette aire protégée empreinte d'auto-suffisance.

Le canal de Crinan fut percé en 1801 afin d'épargner aux pêcheurs d'avoir à contourner le Mull of Kintyre. C'est à huit heures, par un matin frais et ensoleillé, que nous ronronnons dans cet étroit canal si pittoresque et pastoral. Nous avons 14,5 kilomètres à parcourir et 15 écluses à franchir. Ici, les éclusiers, c'est nous. Vu que nous montons, il faut vider le bassin. D'abord, fermer les portes, ouvrir les vannes à l'aide de la barre métallique et tourner, tourner. Une fois

le bassin vidé, ouvrir une porte, traverser le bassin, ouvrir l'autre porte en poussant à deux comme des forcenés. Ensuite, larguer les amarres, entrer **JdS** dans le bassin, l'amarrer, refermer une porte, deux portes, faire monter l'eau lentement d'un côté, traverser l'écluse, faire de même de l'autre côté. Recommencer pour le deuxième éclusage. Il en reste 14 !!!! Je suis vidée, comme le précédent bassin. On nous demande 200 \$ pour ce «aide-toi et le ciel t'aidera». Vu notre bonne foi, le ciel vient à notre aide. À la troisième écluse, on nous demande d'attendre un autre bateau. Ils sont cinq ou six équipiers sur ce voilier, des jeunes enthousiastes et fringants. Ils ouvrent les portes, vident et remplissent les bassins, attrapent nos amarres, nous larguent... Une manne!

On ne peut visiter l'Écosse sans une escale à Édimbourg, la capitale. Pour la circonstance nous faisons garder **JdS** à Largs, dans une grande et moderne marina. Le train nous mène au cœur de la ville et pendant trois jours nous faisons le plein de culture, de douceurs terrestres et terminons cette incursion en assistant à un mémorable feu



Le petit canal de Crinan permet d'éviter un long détour lorsqu'on longe la côte sud de l'Écosse en coupant à travers la péninsule de Kintyre.

d'artifice rythmé sur le *Royal Fireworks* de Haendel.

Après un arrêt à l'île d'Arran et une semaine passée sur la côte irlandaise, nous regagnons l'île d'Anglesey, au pays de Galles, afin de trouver un lieu d'hivernage pour **JdS** car dans deux semaines nous revenons au pays.

Cette journée de navigation dans Menai Strait, qui sépare l'île d'Anglesey du pays de Galles, sera notre dernière de la saison. Nous la débutons tôt, à 7 h. Nous naviguons par un vent de travers de force 5. Le vent forçit, il faut des ris; un, deux, trois ris. Au tournant de l'île, il faut tirer des bords. On sollicite donc le tourmentin. En entrant dans le chenal de Menai Strait, le vent s'engouffre entre l'île et la côte, il atteint force 8, 9. Je me cogne, gémis à peine... «Paré à virer!» Pas le temps de consoler ma jambe, pas le temps pour le

corps. Aie! mon doigt. Pas le temps. Les embruns me baptisent encore et encore. Pas grave. Mes yeux chauffent... et puis après. Maintenant, carrément debout, ce vent force 9 est dingue! Faudrait reprendre le troisième ris largué plus tôt, mais pas question, le courant va virer, les bancs de sable vont se pointer. On gîte tant que l'eau inonde le cockpit. On essaie le moteur, mais il n'arrive pas à gagner contre le courant et le vent. De plus, 9.9 déconne depuis le loch Ness, depuis Nessie quoi!!

Dans une manœuvre d'urgence, on mouille une ancre, le temps que ça mollisse. Dix minutes de calme s'écoulent, le courant se renverse, nous surprend et le branle-bas reprend: on chasse et pas à peu près. On envoie le moteur pour remonter l'ancre et viser un corps-mort devant. Yves manœuvre le bateau et moi je dois ramasser ce câblot,

je le dois. Je le fixe, lui parle, l'immobilise, le domine et l'agrafe. Ouf! Ouf! On se regarde, tellement essoufflés, colorés et heureux que nos corps aient survécu... Ils méritent bien un petit whisky.

Nous coulons des jours tranquilles entre terre et **JdS**. À marée basse, la mer se retire, devient comme un désert de sable, dénudant **JdS**. Une étrange beauté teinte la place. La saison tire à sa fin, il me tarde de retrouver les miens. Encore une dizaine de jours pour trouver un emplacement d'hiver à **JdS**.

Jeudi matin, 6 h, 18 septembre. Le cellulaire retentit pour la énième fois de la nuit. La lumière des messages électroniques clignote. Le Québec appelle. Mon père se meurt. Mon père. Cela ne se peut. La vie ne peut partir sans les adieux des mots, du toucher, du dernier regard d'amour. Cela ne se peut. J'implore le temps. Prie. Mais l'Atlantique si immensément vaste se dresse. Pas de déferlante, ni d'albatros pour me porter illico. Et l'Atlantique s'immobilise, s'anéantit. La vie à bout de souffle, abdique. Seule sur ma rive, désespérée, je m'incline. La mort, l'implacable, ravit mon père aimé. Mon père désormais présent dans l'éternité des mers.



L'équipage de Jean-du-Sud.

Découvrez la gamme des dériveurs Vanguard

**SAINTONGE**  
VOILES/SAILS

www.voilesaintonge.com

**Laser** **Sunfish** **Pico** **Zuma** **V15** **NOMAD**

201, 3e Avenue Québec (Québec) Tél.: (418) 529-0096